

Librairie Militaire CHARLES-LAVAUZELLE & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS AU CAPITAL DE 4.500.000 FRANCS

PARIS, 124, Boulevard Saint-Germain — LIMOGES et NANCY

N° 0139

- Lieutenant REGUERT. — **Les forces morales.** Préface du général BOÏCHUT, membre du Conseil supérieur de la guerre. 3^e édition. In-8° de 180 pages..... 12 50
- Commandant Noël MAESTRACCI, infanterie coloniale, licencié en droit. — **Le Maroc contemporain.** Guide à l'usage de tous les officiers des affaires indigènes et des fonctionnaires du protectorat. In-8° de 228 pages avec 2 cartes hors texte (1928) (D)..... 18 »
- Colonel FABRE. — **La tactique au Maroc.** In-8° de 258 pages, avec 6 croquis hors texte (1931)..... 15 »
- DU MÊME AUTEUR. — **Au Maroc. Le bataillon au combat.** In-8° de 96 pages (1929)..... 5 »
- Lieutenant J. JOUBERT. — **Lettres du Maroc.** L'offensive dans le Rif, 1925. La Tache de Taza, 1926. Lettre-préface du général DUPIEUX. In-8° de 136 pages, avec 3 cartes hors texte (1930)..... 10 »
- Docteur Gaston MURAZ, médecin commandant des troupes coloniales. — **Vocabulaire du patois arabe tchadien ou « Tourkou » et des dialectes sara-madjinnaye et sara-m'baye** (S. O. du Tchad), suivi de conversations et d'un essai de classification des tribus saras, les superstitions locales, les coutumes et les pratiques de la médecine indigène dans la race sara. In-8° oblong de 322 p. (1931). 20 »
Médaille d'argent du ministère des colonies (1926).
- Colonel breveté Jean CHARBONNEAU. — **Du soleil et de la gloire.** La grandiose épopée de nos contingents coloniaux. In-4° de 152 pages, avec 15 planches et 3 cartes hors texte..... 30 »
- MINISTÈRE DE LA GUERRE. — **Règlement provisoire du 7 juillet 1926 pour l'enseignement du français aux militaires indigènes :**
Première partie. In-12 de 163 pages, cartonné..... 7 50
Deuxième partie. Grand in-8° de 160 pages..... 12 »
- Général BRÉMOND. — **Conseils pratiques pour les cadres de l'armée métropolitaine appelés à servir au Levant ou en Afrique.** In-8° de 152 pages, avec de nombreuses photogravures et 1 carte hors texte. (2^e édition, 1924.)..... 8 40
- Colonel CLEMENT-GRANDCOURT. — **La tactique au Levant.** In-8° de 328 pages, avec cartes et photogravures (1926)..... 18 »
- Colonel breveté Robert NORMAND. — **Colonnes dans le Levant.** In-8° de 106 pages, avec photogravures et croquis hors texte (1924). 7 20
- Colonel ANDREA. — **La vie militaire au Levant ; En colonne pendant un an dans le Nord-Syrien et en Mésopotamie (mars 1920-mars 1921). Siège d'Aïn-Tab.** In-8° de 222 pages (1923)..... 7 20
- VISBECQ et LACAZE. — **Le paludisme aux armées.** In-8° de 320 pages (1924). 24 »
- Dr A. MONÉRY, médecin de l'armée. — **Traité pratique d'hygiène appliquée à l'Afrique du Nord.** Volume in-8° de 328 pages, avec gravures (1923). 11 »
- Général BRÉMOND. — **L'Islam et les questions musulmanes au point de vue français.** Conférence faite au Centre des hautes études militaires le 16 avril 1923. Préface de M. le professeur HULEVIN. In-18 de 94 pages (1924)..... 6 »

Capitaine REGUERT. — L'AGRESSION RIFFAINE EN 1925

Capitaine REGUERT

L'AGRESSION RIFFAINE en 1925

Quelques Réflexions et Episodes

Préface du Général CALMEL

Adjoint au Maréchal Lyautey,

Résident Général de France au Maroc



CHARLES-LAVAUZELLE & C^{ie}

Éditeurs militaires

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124

LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas. NANCY

1933

L'agression riffaine en 1925

Quelques réflexions et épisodes

Capitaine REGUERT

L'AGRESSION RIFFAINE en 1925

Quelques Réflexions et Episodes

Préface du Général CALMEL

Adjoint au Maréchal Lyautey,

Résident Général de France au Maroc



CHARLES-LAVAUZELLE & C^{IE}

Éditeurs militaires

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124

LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas. NANCY

1933

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Aux héroïques défenseurs de l'Ouergha

" La Marne marocaine "

Gloire à la France immortelle !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

	Pages.
PRÉFACE.	13
AVANT-PROPOS.	21
INTRODUCTION. — RÉMINISCENCES.	23

PREMIÈRE PARTIE.

L'ATTAQUE.

I. — Les causes de l'agression.	25
II. — Notre situation en 1924.	26
III. — L'encerclement de nos postes.	28

DEUXIÈME PARTIE.

LA DÉFENSE.

I. — L'alerte.	33
II. — Le ravitaillement de nos postes.	35
III. — L'évacuation du poste du Mrlha et du poste d'Aoulay.	38
IV. — Le ravitaillement du poste de Bibane.	42

TROISIÈME PARTIE.

LES HÉROS DU MAROC.

I. — Une tâche écrasante.	47
II. — L'aviation à Aïn-Maatouf. Le capitaine Duboin et le sergent Astor à Aoulay. La mort héroïque du sous-lieutenant Pol Lapeyre à Béni-Derkoul.	49

	Pages.
III. — Le lieutenant Barthélémy à Taounat. Le lieutenant Lourdin et la source ensanglantée de Terroual. La mort glorieuse du lieutenant Emmanuel Condamine de Latour.	52
IV. — Les adieux aux héros d'Aïn-Bou-Aïssa.	54

QUATRIÈME PARTIE.

UN COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

I. — L'armée riffaine.	59
II. — L'armée française : le personnel.	63
III. — L'armée française : le matériel.	67
IV. — Quelques réflexions opportunes.	70

CONCLUSION.

Le maréchal Lyautéy.	77
------------------------------	----

PRÉFACE

PRÉFACE

Le récit saisissant que l'on va lire de l'*Agression rifaine*, en 1925, n'est pas d'un professionnel de la plume, mais d'un soldat qui sait voir, penser et écrire, et qui relate avec simplicité et clarté les événements auxquels il a été mêlé.

L'auteur en est le capitaine Reguert, aux brillants états de services et que trois années de séjour antérieur et vingt combats sur le front marocain ont mis à même de bien saisir le côté original de la lutte épique qui s'est déroulée sur la frontière nord du Maroc.

Lorsque, entre 1923 et 1925, nous faisons des inspections de nos groupes mobiles en opérations dans la Tache de Taza, nous le trouvons partout où l'on se battait, artilleur fidèle à ses pièces, dévoué, tout à son service, indifférent aux fatigues et dédaigneux du danger. Mais ce sont là qualités communes aux officiers français; ce qui le distinguait plutôt, c'était son air froid, autoritaire, détaché des contingences au combat ou dans le service, mais tout autre dans l'intimité. Le développement de ses récits, bien bâti et charpenté, et son style nerveux et incisif procèdent d'ailleurs du même esprit. Sans artifice, sans recherche, visant seulement au but, c'est le style du militaire qui demande aux seuls faits de projeter de l'intérêt sur son discours.

Ces notes, écrites dans le feu de l'action, sont singulièrement vivantes et instructives.

On peut tout d'abord y suivre la genèse d'un soulèvement en pays musulman. L'auteur a saisi sur le vif les procédés employés pour fomenter l'insurrection.

Au début, les émissaires d'Abd-el-Krim mettent en œuvre ce que l'on a appelé « l'infiltration ». Ils envahissent par paquets les villages ou « douars » qui nous sont soumis, incendient les « mechtas », assassinent les femmes et les enfants ou enlèvent les otages. D'une part, notre autorité est bafouée et s'avère impuissante à protéger les populations rangées sous notre loi; de l'autre, Abd-el-Krim se montre le plus fort, et c'est toujours vers lui que se tournent les fidèles de l'Islam. Les tribus flottent, puis, à contre-cœur sans doute, mais sous la pression du poignard, elles partent en dissidence. Elles se retournent alors contre nous. Demain, nous aurons à combattre nos alliés d'hier et, comme le dit le capitaine Reguert : « la vague des populations révoltées déferlait autour de nos positions installées au nord de l'Ouergha ».

Les hostilités commencent. Là encore, le mémoire que nous analysons est plein d'intérêt, car il nous montre le caractère spécial et tout à fait original de cette terrible lutte contre les Riffains.

Abd-el-Krim avait pour lui une grande supériorité numérique de guerriers. Il les commandait avec une autorité absolue, despotique. Sa connaissance parfaite du pays, l'absence de tous préjugés ou conventions de guerre lui constituaient des avantages marqués; mais il ne pouvait conduire

les opérations comme il l'entendait; car, à vrai dire, il manquait d'organisation. Nous entendons par là que, s'il avait des méthodes de combat et une préparation remarquables pour son milieu, il ne possédait pas les rouages nécessaires à la mise en œuvre des masses et à la conduite d'une guerre moderne. Si, au début, il avait déclenché sur nous une offensive de grande envergure, énergiquement menée, nous aurions infailliblement succombé. Il aurait pris Fez et submergé le Maroc. Fort heureusement, par tradition, par atavisme, par inconscience de sa puissance, il a procédé par affaires de détail, s'attardant à la réduction de petits postes, poursuivant des occupations territoriales. Ceci nous a permis de faire face, au moins au plus pressé, avec des effectifs réduits. Nos admirables groupes mobiles, merveilleusement commandés par les Colombat, les Freydenberg, les Noguès, etc., rétablissaient la situation, au prix, il est vrai, des plus grands sacrifices, partout où elle était menacée. Nous n'avons jamais subi d'échec tactique. Malheureusement, nos troupes étaient trop peu nombreuses et, le lendemain d'une victoire, au lieu d'exploiter le succès, il fallait les transporter à 150 ou 200 kilomètres, parfois, pour parer à un nouveau danger.

Les notes de l'auteur donnent bien l'impression de cette série d'actions décousues qui ont constitué la première partie de la guerre du Riff. C'est un récit à la Montluc. On y sent, à toutes les pages, l'esprit d'héroïsme et de sacrifice qui animait l'armée du Maroc à ce moment :

AVANT-PROPOS. == INTRODUCTION

AVANT-PROPOS

C'est à la mémoire de nos camarades tombés sur la terre marocaine que nous dédions ces lignes.

Elles n'ont d'autre prétention que celle d'être entièrement véridiques. Soldat nous sommes, et non point écrivain. Nous ne broderons pas, nous raconterons simplement ce que nous avons vu, au hasard de nos souvenirs.

Il ne faut pas, en effet, chercher dans ces quelques pages l'historique détaillé de l'agression rifaine, mais le résumé de quelques réflexions qu'elle nous a suggérées, le récit de beaux faits d'armes et de quelques épisodes sanglants vécus par nos petits postes encerclés, qui se sont défendus jusqu'au dernier souffle et qui ont immortalisé à jamais les troupes du Maroc.

Elles sont, encore, le modeste monument que nous tenons à élever à la mémoire de nos héros « marocains » : les Pol Lapeyre, les Bernez-Cambot, les Condamine de Latour et les Stéfani. Elles sont, enfin, l'affectueux tribut de la reconnaissance de tous les « Marocains » et de tous les Français au véritable sauveur du Maroc, au maréchal Lyautey.

Qu'il veuille bien recevoir, ici, l'hommage de notre respectueuse admiration.

INTRODUCTION.

RÉMINISCENCES.

L'Histoire est un perpétuel recommencement. A environ un siècle de distance, la campagne du Maroc rappelle à s'y méprendre la campagne d'Algérie.

En 1830, l'armée française s'était emparée d'Alger; pendant les années suivantes, nous occupons les principaux ports de la côte. Mais le Gouvernement, peu désireux de se lancer dans une aventure coloniale, et redoutant les complications diplomatiques avec Londres, réduit le corps d'occupation et prescrit à nos troupes de rester sur la côte, sans pénétrer à l'intérieur du pays.

Or, dès 1834, un jeune chef arabe, confiant en son étoile et doué, d'ailleurs, d'un réel talent militaire et politique, l'émir Abd-el-Kader, prêche la guerre sainte, soulève toutes les tribus de l'Ouest algérien qui s'enrôlent sous sa bannière, organise des troupes régulières, harcèle nos garnisons côtières et inflige au général Trézel le rententissant désastre de la Macta.

Aussitôt, l'opinion française s'inquiète et le Gouvernement, qui se montre son esclave, prescrit au général Bugeaud d'engager des pourparlers avec notre redoutable adversaire. Le futur duc d'Isly, qui débute en Afrique, après s'être laissé bernier par son rusé rival, signe avec Abd-el-Kader le traité de Tafna, qui consacre, aux yeux des indigènes, la victoire de l'Islam.

INTRODUCTION.

RÉMINISCENCES.

L'Histoire est un perpétuel recommencement. A environ un siècle de distance, la campagne du Maroc rappelle à s'y méprendre la campagne d'Algérie.

En 1830, l'armée française s'était emparée d'Alger; pendant les années suivantes, nous occupons les principaux ports de la côte. Mais le Gouvernement, peu désireux de se lancer dans une aventure coloniale, et redoutant les complications diplomatiques avec Londres, réduit le corps d'occupation et prescrit à nos troupes de rester sur la côte, sans pénétrer à l'intérieur du pays.

Or, dès 1834, un jeune chef arabe, confiant en son étoile et doué, d'ailleurs, d'un réel talent militaire et politique, l'émir Abd-el-Kader, prêche la guerre sainte, soulève toutes les tribus de l'Ouest algérien qui s'enrôlent sous sa bannière, organise des troupes régulières, harcèle nos garnisons côtières et inflige au général Trézel le rententissant désastre de la Macta.

Aussitôt, l'opinion française s'inquiète et le Gouvernement, qui se montre son esclave, prescrit au général Bugeaud d'engager des pourparlers avec notre redoutable adversaire. Le futur duc d'Isly, qui débute en Afrique, après s'être laissé berné par son rusé rival, signe avec Abd-el-Kader le traité de Tafna, qui consacre, aux yeux des indigènes, la victoire de l'Islam.

Abd-el-Kader, cependant, se tient tranquille pendant deux ans. Puis, il profite du premier incident pour rallumer la guerre de l'indépendance. Alors commence la période héroïque de la conquête. Quinze années de guérillas sanglantes, 100.000 hommes de troupe, tout le talent des Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, plusieurs millions de dépenses furent nécessaires pour mater l'insurrection et obliger notre adversaire à capituler.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ATTAQUE.

I. — LES CAUSES DE L'AGRESSION.

Quand les Espagnols battaient en retraite et qu'ils arrivaient à grand'peine à rétablir une situation gravement compromise par le désastre d'Annoual, en 1921, où ils avaient perdu 20.000 hommes tués ou prisonniers et abandonné plus de 120 canons, nous assistions en spectateurs indifférents à cette débâcle coloniale sans pareille. Comparant, à ce moment-là, le calme de notre front nord avec cette agitation, nous vivions en pleine tranquillité, nous abandonnant à cette douce quiétude pendant l'année 1924...

Ce devait être, malheureusement, à notre tour d'essuyer des revers l'année suivante, et de nous imposer les plus grands sacrifices. L'Espagne avait, au printemps de 1924, abandonné la presque totalité de sa zone d'influence et renoncé à poursuivre sa lutte séculaire contre les Maures. C'est alors que les nuages commencèrent à s'accumuler contre notre front et que l'orage grandit : il éclata au mois de mai.

Abd-el-Krim, grisé par une victoire décisive remportée sous nos yeux, grandi, aux yeux de ses coreligionnaires, par la défaite infligée aux infidèles, riche de munitions et de matériels abandonnés par le vaincu, conseillé, d'autre part, par des déserteurs européens, s'estime de taille à affronter une grande

puissance militaire européenne. Il a l'ambition de soulever tout le Maroc et même toute l'Afrique du Nord : il se pose en champion de l'Islam.

Les Riffains sont les frères de nos Kabyles. Abdel-Kader, nous le savons, qui parvint parfois à gagner à sa cause les Kabyles algériens et les Berbères du Riff, n'a jamais fait, entre ses alliés, aucune distinction patronymique. Représentants de la race aborigène de l'antique Berbérie, ces montagnards sédentaires, passionnés de liberté et attachés à leurs foyers, ont résisté, dans leurs forteresses naturelles, à toutes les invasions : phénicienne, grecque, romaine, vandale, byzantine, arabe, portugaise, turque, espagnole!... Les conquérants les plus redoutables, les Romains et les Arabes, ne sont jamais parvenus à asservir ces foyers d'indépendance.

Les armées françaises ont hésité, jusqu'au dernier moment, à tenter l'assaut de ces nids d'aigles.

II. — NOTRE SITUATION EN 1924.

En 1924, nous créons le front de l'Ouergha. Il est constitué par de nombreux petits postes qui, échelonnés de Kiffane à Terroual, assurent la sécurité des tribus nouvellement soumises..., sécurité relative et bien précaire! Toute cette ligne de postes qui s'étendaient à perte de vue, avec leur façade blanchie à la chaux, jalonnaient, par leur drapeau tricolore, le sommet des crêtes. Ils limitaient les zones soumise et insoumise. Quelques-uns nous apparaissaient comme des points blancs à l'horizon, jetant dans l'espace une note hospitalière et semblant procurer une protection efficace aux populations environnantes. Elle ne fut, malheureusement, qu'éphémère et bien peu effective...

Ces postes, en effet, n'étaient constitués que par une simple enceinte de pierres, percée de meurtrières et crénelée, par conséquent vouée à une destruction immédiate, si l'ennemi disposait d'un canon. De plus, ils n'avaient qu'une réserve d'eau de dix jours. Enfin, leur organisation était trop faible pour pouvoir offrir une longue résistance à un ennemi tant soit peu nombreux. Le canon, c'était l'apparence de la force, mais ce n'en était certainement pas la réalité. Etant donnée la pénurie du personnel au Maroc, chaque pièce était, en effet, souvent servie par un seul homme! Et il est arrivé que ces canons, qui furent, en somme, capturés avec une incroyable facilité, servirent aux Riffains à faire tomber nos postes, de proche en proche. C'est avec le canon qu'ils prendront, le 1^{er} mai, le blockhaus d'Aoulay, que les dissidents démoliront les autres ouvrages du secteur et pourront s'en emparer, augmentant ainsi, à chaque prise, leurs moyens en artillerie.

On se demandera peut-être pourquoi les défenseurs ne détruisirent pas leurs pièces avant de succomber? Ah! que voilà bien une de ces questions qui montrent l'incompréhension totale des tragiques circonstances au milieu desquelles se débattaient ces petites garnisons de 15 à 20 hommes, débordées, décimées et privées de leurs chefs! Le canon avait servi jusqu'à la dernière minute; suprême espoir, il avait tiré jusqu'à ce que l'ennemi eût forcé l'enceinte; quand il aurait fallu le détruire, il était pris...

On a reconnu, un peu tard, que toutes les tours qui jalonnaient l'ancien front de leurs carcasses à demi-effondrées étaient rendues inutiles. A quoi servaient-elles donc, au juste?

C'étaient, la plupart du temps, de petits ouvrages carrés hauts de 5 à 6 mètres. On y accédait par une échelle que la garnison, une fois en place, retirait. Elle y avait sa provision de vivres; quant à l'eau, il fallait aller la chercher à la source voisine.

D'aspect moyenâgeux, elles avaient surtout, dans l'esprit de ceux qui les avaient fait construire, un caractère symbolique. Elles jalonnaient la frontière politique du Maroc utile. Peut-être étaient-elles aussi comme une réminiscence des procédés d'occupation de la Rome antique. Il y a, comme cela, en Palestine, des restes de tours jalonnant les vestiges des voies romaines : tours de guetteurs aussi, sans doute, ou tours de signaux. Mais Rome, au fort de sa puissance, ne se contentait sans doute pas de ces symboles décoratifs. Il devait y avoir, à proximité, de solides légions romaines, juste, en somme, ce qui nous a manqué, en avril 1925, sur l'Ouergha. Néanmoins, les postes de surveillance poussés en avant de l'Ouergha, et dont l'établissement avait fait l'objet de critiques assez vives, ont joué un rôle d'une certaine utilité. Ils ont brisé les premiers élans de l'attaque, en maintenant pendant un temps les tribus du front dans la fidélité et en renseignant le commandement. On conçoit que l'opinion se soit émue parfois de leur repli et de la chute de certains d'entre eux; mais il ne faut pas oublier que c'est là une mission de sacrifice qui incombe à tous les avant-postes.

III. — L'ENCERCLEMENT DE NOS POSTES.

Dans le cours de l'hiver 1924, les Français savent fort bien qu'ils seront attaqués au printemps. Ils savent aussi que les tribus soumises l'année précédente ne resteront pas fidèles. Le fils du caïd des

Beni-Zéroual avait annoncé cette défection dès le mois de janvier, en allant à Casablanca. L'objectif devait être Fez. Or, il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir qu'une série de vallées ouvrent, du nord au sud, de magnifiques couloirs d'invasion. Déjà, un an auparavant, d'ailleurs, Abd-el-Krim avait tenté d'utiliser la plus orientale, celle du Lébène.

En 1925, l'attaque s'étend sur un large front : d'Ouezzan à l'ouest, à Kiffane à l'est.

Tout le monde prévoit une attaque du front nord; mais personne ne prend la chose au sérieux. Quelques officiers de renseignements, qui ont vu clair et qui ont essayé de faire entendre que nos populations allaient être attaquées et pouvaient, d'un moment à l'autre, passer en dissidence, étaient jugés trop pessimistes.

C'est au début d'avril qu'il aurait fallu avoir des troupes à pied d'œuvre, toutes prêtes à entrer en action pour maintenir en respect les Riffains qui, au début, n'étaient pas en force. On aurait pu, ainsi, ramener à nous toute cette population qui est passée en dissidence sous la menace riffaine et que nous n'aurions pas vue combattre dans les rangs ennemis.

Car il faut dire que cette attaque ne s'est pas faite brusquement, mais, au contraire, fraction par fraction. Les tribus étaient terrorisées par les émissaires d'Abd-el-Krim, envoyés pour semer la panique au milieu des tribus soumises. Ils incendiaient les « mechtas », assassinaient les femmes ou les emmenaient comme otages; se livraient aux pires sauvageries, sans compter les nombreuses razzias dont ils se rendaient coupables.

Nous avons été témoin de quelques actes de bri-

gandage lors de notre inspection des postes du Moyen-Ouergha, mission dont nous avons été chargé au mois de mars, c'est-à-dire un mois avant le commencement de l'insurrection.

De l'observatoire de Bab-Chérarka, où nous nous trouvions un matin, nous les avons vus venir par petits paquets, se glisser dans les ravinelements pour ne pas être aperçus, se dissimuler dans les bouquets d'oliviers, mettre le feu aux habitations et se sauver dès l'incendie allumé. L'officier chef de poste n'avait pas, à ce moment-là, le droit de tirer : la consigne était formelle; il était expressément défendu de tirer, sauf en cas d'attaque et de danger immédiat. Nous réussîmes, cependant, ce jour-là, à obtenir du commandant du territoire de Fez-Nord, d'effectuer un tir de représailles sur Aïn-Berda, à une portée de 5 kilomètres.

Nous avons comme mission d'inspecter l'armement des postes et de signaler au commandement les défauts de la défense. Nous avons également à laisser, dans chacun des postes, un ou deux artilleurs pour servir les pièces de 75. C'était la relève d'un contingent de la classe 23. Triste mission que nous remplissions!... Qui eût dit que nous les rions pour toujours à leur pièce et qu'ils devaient mourir en héros? Ils ont eu, pour la plupart, hélas! ce beau et triste sort; car, deux mois après, tous les petits postes du Haut et Moyen-Ouergha ont été encerclés un à un, succombant sous les assauts répétés, ou écrasés par les obus riffains!...

En quelques semaines, neuf de nos postes, au début de l'insurrection, étaient tombés aux mains de l'ennemi; trente-deux devaient être évacués, un se faisait sauter, un autre sautait accidentellement la veille de l'arrivée de la colonne qui devait le dé-

gager..., soit quarante-trois postes perdus sur un total de soixante-six! Les Riffains, dans leur avance, avaient entraîné en dissidence les tribus soumises et occupaient près de 3.000 kilomètres de notre territoire. Les Tsoul, les Branès et même les Hayainna font cause commune avec les Riffains, qui menacent nos communications avec l'Algérie et s'efforcent de soulever nos tribus du Sud.

C'étaient les journées tragiques de juillet 1925, où la situation paraissait des plus sérieuses...

DEUXIÈME PARTIE.

LA DÉFENSE.

I. — L'ALERTE.

Ce fut le 1^{er} avril, à 11 heures du matin, que notre batterie fut alertée; elle appartenait à un poste avancé de Tissa et constituait, avec une compagnie de réserve du 15^e tirailleurs, une petite garnison destinée à parer à tout événement dans la région. A 2 heures, la batterie était prête et se portait sur Aïn-Aïcha, où une concentration de troupes avait été prévue. Quelques jours se passent ainsi dans l'attente; aucun renseignement ne nous parvient, quand, soudain, il faut se diriger en toute hâte sur Boutoumeur : l'officier de renseignements de la région vient de signaler des infiltrations riffaines sur plusieurs points.

Le poste de Talerzha et son blockhaus étaient encerclés. Que faire avec un bataillon et une batterie dans un pays aussi accidenté, coupé de ravins et parsemé de boqueteaux abritant un ennemi qui se tient en embuscade? Impossible de se mouvoir vers l'avant, impossible de se rendre aux postes; il faut attendre stoïquement l'arrivée de renforts.

Nous sommes en batterie sur la crête de Boutoumeur et nous effectuons des tirs de harcèlement un peu dans toutes les directions. On voit des dissidents tirillant sur les postes. D'autres emmènent des

troupeaux ou conduisent des mulets chargés de matériels et de provisions de toutes sortes.

Nous eûmes, les premiers jours, quelque peu d'hésitation pour tirer sur ces populations hier encore soumises, aujourd'hui révoltées parce que submergées par le flot envahisseur; pas de troupes sur place, en effet, pour les protéger!

On ne distingue plus les soumis des insoumis; on se trouve bientôt au milieu d'un pays entièrement dissident et l'on tire sur les objectifs qui se présentent.

Nous communiquons avec nos postes encerclés par signaux optiques: Ils nous envoient des messages attristants, mais toujours empreints d'un bon moral (deux, trois blessés, un mort, — plus que douze jours d'eau, — où est la colonne? — Nous sommes cernés, impossible de sortir, mais nous tiendrons, — nous sommes harcelés jour et nuit, — l'ennemi redouble ses assauts...).

Nous ne pouvions que leur répondre par quelques messages d'encouragement, les exhortant à la patience, effectuant, sur les points qui nous paraissaient intéressants, des tirs de représailles.

Quelques jours auparavant, nous causions avec quelques gens des « mechtas » voisines, non loin de notre position de batterie : tous sentaient leur vie en danger. Chacun demandait dans combien de temps devait arriver la colonne! Les Riffains, disaient-ils, vont venir prendre tout ce que nous possédons, emmener nos femmes et nos enfants!

Deux jours après, on apprend que le poste de Bab-Chérarka est investi à son tour ainsi que son blockhaus, pour ne parler que de celui du secteur où nous nous trouvons.

En effet, les tribus travaillées, pendant le Ramadan, par les émissaires d'Abd-el-Krim, avaient pris la dissidence. La vague des populations révoltées déferlait autour de nos positions au nord de l'Ouergha.

Ce fut le 30 avril, après que nous eûmes organisé notre position de batterie en prévision d'une attaque brusquée, construit des murettes et donné à chaque gradé et conducteur de l'échelon sa place de combat, que les bruits de départ commencèrent à circuler. Nous ne pouvions penser que nous abandonnerions, sans combattre, cette crête de Boutoumeur. Cependant, dans la même nuit, l'ordre arriva d'évacuer la position à la faveur du petit jour, en vue d'un repli éventuel.

II. — RAVITAILLEMENT DE NOS POSTES.

Favorisé par un brouillard intense, l'abandon de la crête de Boutoumeur s'effectua sans incident. Deux heures après notre départ, les Riffains occupaient nos emplacements et, suivant leur tactique essayaient même de nous poursuivre. Toute la journée, la seule batterie du secteur tira sans arrêt sur les pentes de la crête de Boutoumeur, à la lisière des bois et dans toutes les directions. Nous repoussâmes, à l'aide des feux de flanquement de l'infanterie, une attaque qui se dessinait sur l'abrevoir.

Si l'ennemi s'était, ce jour-là, montré plus agressif, nous eussions certainement été encerclés comme l'avait été le bataillon Combes, que l'on avait envoyé tenir le confluent de l'Aoulay. Heureusement, le lendemain, l'arrivée de la colonne Noguès, impatientement attendue, sauva la situation, tout au

moins en apparence; en effet, les Riffains devinrent de plus en plus nombreux et affluèrent de tous côtés.

C'est alors que commencèrent les marches en pays dissident; car les populations, soumises la veille, faisaient corps avec les Riffains et allaient nous menacer de toutes parts. Il fallait aller au plus pressé. On laissa sur place une compagnie au poste de renseignements de Boutoumeur, pour garder le secteur, et nous nous portâmes au secours du bataillon Combes; celui-ci, encerclé, luttait désespérément, pour se dégager, contre un ennemi mordant qui l'entourait et l'obligeait à se terrer, comme on faisait en 1914.

L'opération réussit pleinement, mais l'ennemi, devenu en fin de journée très agressif, nous poursuivit, à coups de fusil jusqu'au bivouac de la Kélaa-des-Sless.

Il fallait, sans perdre de temps, se porter également au secours des postes du secteur de Tafrant, qui n'avaient qu'une faible provision d'eau, et leur conduire les vivres nécessaires pour leur permettre de tenir. La colonne fut, à un moment donné, sans communication avec Fez. Les ravitaillements n'étaient guère possibles et aucun courrier n'arrivait. Que se passait-il? On l'ignorait... On eut un moment d'inquiétude. Nos communications avec l'arrière étaient-elles coupées? Quelques jours se passèrent ainsi dans l'anxiété...

Des avions vinrent, heureusement, nous rassurer. Nous comprenions, néanmoins, que la situation était sérieuse et que nous assistions à un véritable soulèvement général des tribus.

L'arrivée de quelques bataillons de renfort raffermir notre confiance et le groupement, ainsi constitué, fut mis sous les ordres du général Colombat.

On ravitailla d'abord le poste de l'Aoudour, placé au sommet d'une falaise rocheuse où les dissidents, blottis dans les anfractuosités des rochers, guettaient notre arrivée. Notre infanterie dut se frayer un passage en les délogeant à la grenade et à la baïonnette, appuyée par l'artillerie de montagne qui l'accompagnait. Ce fut, ensuite, au tour des postes d'Archikane et de Béni-Derkoul, puis l'ascension du mont tragique de Bibane, si chèrement payée.

Pour débiter, la marche d'approche du 7 mai jusqu'à l'orée du bois. Nous nous y trouvâmes face à face avec un ennemi nombreux et solidement retranché qui nous attendait. Il déchargea sur nous une grêle de balles et nous obligea à rebrousser chemin. Le général Colombat, ménager de ses hommes, décidait qu'il était, ce jour-là, inutile de tenter l'ascension de Bibane. Etant donnée, en effet, la faiblesse de nos effectifs, un accrochage était à peu près certain.

Nous dûmes, alors, revenir au camp de Tafrant et attendre sagement de nouveaux renforts et, surtout, de nouvelles batteries d'artillerie : c'est seulement le 13 que l'attaque fut ordonnée. La tactique paraissait bonne. Nous devions quitter le camp le soir à 11 heures, et, par une marche de nuit, nous porter, à l'insu de l'ennemi, sur Fez-el-Bali, aborder le fameux massif de Bibane par le sud et déboucher subitement, au petit jour, sur un des flancs. Le bivouac de Tafrant semblait rester intact, car, l'ordre avait été donné de laisser un petit groupe chargé de monter la garde et de surveiller les tentes qui y étaient restées.

On simula même une attaque par la cavalerie à la pointe du jour, à l'endroit où nous avions échoué

huit jours auparavant, dans l'intention de dérouter l'ennemi. L'opération réussit fort bien, mais au prix d'assez lourds sacrifices. Le sommet de Bibane était atteint et le poste ravitaillé. Un bataillon y fut laissé. On connaît sa destinée tragique qui nécessita la formation d'une nouvelle colonne de secours pour le dégager. On sait également la fin douloureuse de la petite garnison commandée par le sergent Bernès-Cambot, laissé avec quarante hommes, après le décrochage du bataillon.

III. — L'ÉVACUATION DU POSTE DU MRLHA ET DU POSTE D'AOULAY.

Après avoir passé la nuit sans tente, sans couverture (car on nous avait ordonné l'allègement complet), après la dure journée de la veille, au cours de laquelle, debout pendant plus de vingt-deux heures, nos tirailleurs et nos légionnaires avaient rivalisé d'endurance et d'héroïsme, nous gravâmes la crête du Mrlha.

Nous n'eûmes pas un jour de repos; mais, songe-t-on au repos quand on pense aux camarades qui, sans secours, au sommet des pitons, luttent désespérément contre les vagues d'assaut répétées, au milieu d'un amas de pierres écroulées?

Arrivés au sommet du Mrlha, nous procédâmes au dégagement et au désarmement du poste. Car, dès le 18 avril, la majorité des tribus pour lesquelles ces postes avaient été édifiés étaient passées aux rebelles. Nos postes se trouvaient donc, de ce fait, en plein pays ennemi, isolés, et n'avaient plus aucune raison d'être.

Un incendie fut allumé aux quatre coins du village, et, en un instant, toutes les « mechtas » de torchis, aux toits de chaume, flambaient, tandis

qu'était opérée la capture de nombreux volatiles qui avaient été abandonnés par les occupants.

Les munitions du poste, qui ne pouvaient être emportées, furent détruites sur place et le canon de 75 fut descendu, à l'aide de cordes, par une compagnie de tirailleurs. La descente s'effectua sans incident, mais le passage des oueds et la montée d'Ourtzag, où devait se former le camp, retardèrent la manœuvre. La nuit venue, on dut laisser le canon sur place, dans l'espoir de le reprendre le lendemain... Le lendemain, il était trop tard! Le détachement qui en était chargé se heurta à une telle résistance de l'ennemi que le commandement se décida à l'abandonner.

Il fallait, en effet, évacuer, ce même jour, le poste d'Aoulay, qui ne pouvait tenir davantage, pour lui éviter la fin douloureuse du poste d'Ourtzag, où nous venions de voir les restes sacrés de la petite garnison.

A l'arrivée sur la falaise d'Ourtzag, plus rien n'indiquait la trace de constructions : le poste entier avait disparu. Rien ne pouvait faire voir qu'une garnison eût existé là. Pas une seule pierre n'en révélait l'emplacement; alors qu'un an auparavant, nous avions participé à la construction de cet ouvrage et hissé un canon au sommet.

Des recherches au bas de la falaise nous permirent de découvrir un spectacle affreux : les cadavres du valeureux sergent chef de poste, de l'artilleur que nous avions laissé, deux mois auparavant, lui confiant le tir de la pièce, ceux calcinés des pauvres Sénégalais, dont quelques lambeaux se trouvaient épars au milieu des débris de matériaux, nouveaux coloniaux sacrifiés pour la défense de la cause française.

Après avoir passé la nuit à Ourtzig et pris un frugal repas près de la falaise, nous gravâmes les pentes d'Aoulay, pour porter secours au capitaine Duboin. C'est à la colonne Callais, constituée rapidement, que va revenir l'honneur de dégager le glorieux poste d'Aoulay. Quant au blockhaus, qui comprenait une garnison de deux soldats européens et douze Sénégalais, commandée par le sergent Astor, elle avait succombé, quelques jours auparavant, sous les assauts de l'ennemi.

Une résistance opiniâtre semblait se dessiner, des crépitements nourris de mousqueterie et d'armes automatiques se faisaient entendre de tous côtés. Notre infanterie, aidée par une puissante préparation d'artillerie, put, malgré tout, gagner le sommet, suivie de la batterie d'accompagnement qui, par des feux de flanquement avait opéré un nettoyage méthodique des abords du poste. Nous délivrions ainsi l'héroïque garnison du capitaine Duboin, qui a assuré si glorieusement la défense du poste d'Aoulay.

Le poste dégagé, la garnison libérée, le groupe Callais redescendait les pentes et commençait son décrochage, opération toujours délicate, sous la surveillance d'un ennemi habitué à ces manœuvres et qui avait saisi les moments propices à l'attaque. La 7^e batterie, à laquelle nous appartenions, après avoir participé à l'opération comme batterie d'accompagnement, avait pour mission de protéger la retraite et tirait sans arrêt sur le poste qui venait d'être désarmé. Mais l'ordre arriva de quitter la position, et la batterie dut commencer son mouvement de repli. L'opération se fit sans encombre, et les mulets chargés descendaient un à un la piste

rocailleuse qui conduit au passage à gué de l'Aoulay.

Les Riffains nous harcèlent et nous font presser le mouvement. Quelques mulets tombent, les conducteurs les relèvent vivement. Plus loin, c'est un tube dont les courroies de brélage ont cédé et qui roule; les servants, à grand'peine, le remettent en place. Au passage de l'oued, c'est une paire de caisses à munitions qui se détache : un autre mulet venait de glisser. Il ne fut pas possible de les remettre en place, car il était urgent de traverser l'oued.

Les Riffains dévalent les pentes et concentrent leur feu à ce passage unique de l'Aoulay. Les balles pleuvent autour de nous. A peine venais-je de voir tomber à terre un servant, atteint d'une balle au ventre, qu'à mon tour, j'en recevais une en pleine poitrine... J'eus tout d'abord, l'impression de n'avoir qu'une éraflure superficielle faisant le tour du corps, ayant la certitude de n'être pas blessé grièvement. Ce ne fut qu'à l'arrivée à l'ambulance d'Ourtzig après 2 kilomètres de marche à cheval que je me sentis affaibli. Ce fut à grand'peine que je pus mettre pied à terre. La blessure était plus grave que je ne le supposais : j'avais la poitrine traversée, le poumon et le muscle cardiaque perforés.

Le lendemain fut, pour moi, la journée la plus terrible! Ensaucissonné dans des couvertures et arrimé au bât, je dus parcourir plus de 15 kilomètres en pays accidenté. Les secousses un peu brusques semblaient me déchirer la poitrine. Et, dans cette position instable, je franchis l'Ouergha, presque entraîné dans le milieu par le courant. Une chute du mulet aurait infailliblement provoqué la noyade du porteur et de son fardeau, car nos deux sorts étaient liés!

Ce fut, par contre, un délicieux voyage, que je fis, un jour après, à 1.200 mètres d'altitude, transporté en moins d'une demi-heure à l'hôpital de Fez. Aucun sleeping-car ne peut rivaliser avec ce moyen de transport à la mode qu'est l'avion sanitaire; les blessés qui en ont profité ont su l'apprécier.

Arraché du front pour toujours, après trois ans de Maroc, je n'eus pas le bonheur de continuer les opérations et de participer, avec la masse de manœuvre importante constituée par l'arrivée des renforts, aux grandes actions qui devaient se dérouler dans le Riff.

Ce fut, pour moi, un contraste assez brusque que de goûter les douceurs de l'arrière, et, plus particulièrement, les bons soins prodigués par le personnel des hôpitaux, sans compter les gâteries des dames de la Croix-Rouge, si dévouées aux malades, et auxquelles j'adresse ici, mon très reconnaissant et très respectueux souvenir...

IV. — RAVITAILLEMENT DU POSTE DE BIBANE.

Mais... laissons de côté ces douceurs de l'arrière et revenons à ce massif dénudé de Bibane, qui rappelle, surtout, le sacrifice des Sénégalais.

Le nom de Bibane, que nous avons tous présent à la mémoire, aura sa place dans notre histoire coloniale! Ce massif pelé, aux pentes abruptes, aux ravins étroits et sinueux, a coûté au corps d'occupation 800 hommes mis hors de combat. Cette énorme montagne de Bibane, qui écrase de sa masse la vallée de l'Ouergha, est le type même et le vrai sym-

bole de toutes ces positions culminantes qui ont si bien fait le jeu des dissidents et des Riffains.

Cette garnison de 40 hommes, stationnant à 800 mètres d'altitude, ne pouvait avoir, en temps voulu, une action vraiment efficace, sur les vallées de l'Aoudour, de l'Aoulay et de l'Ouergha... Elle était bloquée d'avance, moins par les dissidents eux-mêmes que par l'impossibilité de se mouvoir à travers un pays chaotique. Descendre les pentes est une fatigue et les remonter est un supplice! Le fantassin qui vient de se livrer à ces ascensions épuisantes n'est plus un combattant; c'est une loque dont le moindre adversaire aura raison. Ajoutons à cela que ces crêtes sont sans arbres, sans végétation et sans eau... Au Bibane, en particulier, il faut une heure et quart pour descendre au point d'eau et en remonter. Le Sénégalais, parti remplir son bidon, l'a déjà vidé aux trois quarts avant d'avoir regagné son poste de combat! Tout ceci nous explique l'histoire tragique du Bibane depuis les premiers jours du mois de mai 1925.

Quand nos troupes y sont montées, le 16 septembre de la même année, le triste sommet offrait le spectacle d'une hécatombe. Partout, des ossements desséchés : dans les tranchées, dans les boyaux, sous les murs éboulés et jusque sur les pentes. Ces restes étaient les témoins des derniers moments d'une garnison sacrifiée à cette idée un peu simpliste, que tenir cette crête au nom sonore, c'était affirmer le maintien de l'hégémonie française sur tout un pays révolté...

Au début de mai, donc, il y avait, au Bibane, une petite garnison sénégalaise dans un blockhaus de pierres, à une heure et quart de marche de son point d'eau. Quand les Béni-Ouriagel passèrent à la

dissidence, elle fut aussitôt assiégée et bloquée, et il fallut faire monter au Bibane des troupes de renfort, pour ravitailler le poste et le réorganiser. C'est la tâche qui incombait à deux bataillons, sous les ordres du lieutenant-colonel Féral.

Mais cette position du Bibane est tellement défavorable au défenseur, qui n'y est point maître de son champ de tir dans un rayon de 500 mètres, que le groupe Féral s'y trouva rapidement, lui-même, impuissant et cerné. Il fallut alors organiser en hâte, à Tafrant, une nouvelle colonne de secours, sous les ordres du général Colombat, et monter au Bibane, pour y apporter des vivres et assurer le décrochage du groupe Féral.

Ce fut la terrible journée du 25 mai, sans doute la plus sanglante de toutes. Les dissidents avaient coupé les pentes qui regardent Tafrant de tranchées parfaitement aménagées. Nous en pûmes voir quelques-unes, pourvues de solides abris et dissimulées derrière des haies de cactus; elles étaient capables de briser l'élan de la meilleure infanterie... et elles nous ont coûté cher.

Toute la matinée du 25 fut employée à essayer de forcer le redoutable passage et, ce n'est que dans l'après-midi que le 2^e bataillon du 1^{er} étranger, sous les ordres de l'admirable commandant Deslandes, tué par la suite à Terroual, put enlever à la baïonnette la ligne de tranchées sur laquelle s'étaient brisés tous nos assauts. Il n'y serait peut-être pas arrivé sans l'habile manœuvre du commandant Stéfani, mort aussi pour la France dans cette même région de Terroual... Et puisque je prononce le nom du commandant Stéfani, avec qui je me suis si souvent trouvé au combat, c'est le cœur étreint d'une profonde émotion que je salue ici sa mémoire... Au

seuil de l'adolescence s'était révélée l'incroyable énergie qui habitait ce corps sec et robuste, cette tête magnifique de Corse : le commandant Stéfani, blessé cinq fois, amputé d'un bras, frappé, quelques jours auparavant, de deux balles dans son membre artificiel, a fini dans un combat corps à corps. Il avait une âme héroïque et il a eu la fin d'un héros!...

TROISIÈME PARTIE.

LES HÉROS DU MAROC.

I. — UNE TÂCHE ÉCRASANTE.

Ce qu'a coûté à la France cette campagne de 1925 est immense. Rétablir une situation aussi compromise demandait de très gros efforts. Cette tâche surhumaine, nos hommes n'ont pu la remplir avec succès que grâce à leurs extraordinaires qualités de ténacité et de dévouement, au prix de privations et de fatigues surhumaines, avec un patriotisme et un esprit de sacrifice pour lesquels nous n'aurons jamais assez de reconnaissance. C'est dans ces termes que le maréchal Pétain a résumé l'effort prodigieux accompli par nos troupes pour dominer l'attaque d'Abd-el-Krim, et qu'il a rendu à leur exceptionnelle vaillance le plus justifié des hommages.

La tâche a été écrasante, en effet, on peut l'avouer aujourd'hui. Notre reconnaissance doit aller à tous ceux qui, par leurs vertus et leur héroïsme, ont arrêté le Riffain sur l'Ouergha, comme leurs aînés avaient arrêté le Boche sur la Marne. Ce fut bien, en effet, une tâche écrasante. Par ces journées de feu, la vallée de l'Ouergha est une horrible chose. On l'a qualifiée de riche, et l'on y trouve effectivement de beaux champs de mil, de blé et d'orge; mais c'est une richesse qui tente peu de gens ou, du moins, peu de combattants. Ces immenses chaumes brûlés que ne rafraîchit aucune tache de verdure

offrent un spectacle de désolation. Ça et là, sur les versants, quelques « douars » se devinent parmi les oliviers poussiéreux, et le fond même de la vallée se garnit de quelques touffes de lauriers-roses; mais quel triste tableau que celui offert par ces pauvres fleurs anémiques en ces moments de combats et de luttes acharnées, par une chaleur sèche qui vous prend à la gorge et vous étouffe!... Quel poète pourrait avoir l'imagination assez puissante pour chanter et transformer l'affreuse réalité?... Cette vallée de l'Ouergha a été une terre de souffrance. où l'on marche sous un ciel embrasé, où l'on combat sans panache, où l'on meurt en héros!

La guerre du Riff n'a point été, en effet, une guerre en dentelles, et tous ceux qui l'ont faite l'ont jugée aussi morne, aussi dure et aussi cruelle que celle qu'ils ont vécue pendant les journées et les nuits de Verdun... Mais, cette vallée nous a aidés à sauver Fez : si Abd-el-Krim avait réussi, c'étaient Fez, Rabat, Casablanca copieusement pillées, c'étaient leurs habitants aux mains des Riffains, c'étaient les Français de là-bas dépouillés et voués au massacre!

L'hiver, dans le bled, au Maroc, est aussi terrible que l'été, surtout pendant la saison des pluies. Ce que sont les journées et les nuits dans une atmosphère laiteuse et sous les trombes d'eau, dans les cloaques de boue où le soulier, aspiré, s'enfonce et s'enlise, où l'on vit sous la menace du Chleuh invisible mais présent, qui cherche et trouve, avec son sûr instinct de montagnard, la sentinelle qu'il égorgera, le petit poste qu'il surprendra et attaquera au couteau... point n'est besoin de les décrire; les combattants de Verdun et de Champagne les ont vécues. Souvent, dans certains secteurs, hom-

mes et officiers veillaient par moitié aux murettes de pierres, tandis que l'autre moitié était allongée dans la boue froide, sous des tentes souvent percées.

A cette lutte, aussi pénible qu'inutile, contre les éléments, s'ajoutait, bien entendu, la lutte contre l'ennemi lui-même, qui profitait tant des avantages qu'il trouvait dans son propre pays que de l'infériorité dans laquelle nous étions nous-mêmes. Nous en parlerons plus loin.

II. — L'AVIATION A AÏN-MAATOUF. LE CAPITAIN DU-BOIN ET LE SERGENT ASTOR A L'AOULAY. LE SOUS-LIEUTENANT POL LAPEYRE A BÉNI-DERKOUL.

L'aviation, arme nouvelle, en plein développement, a rendu les plus grands services au Maroc, au moment de l'agression riffaine, et nul ne s'en étonnera qui connaît les aviateurs!...

Très justement, on a pu leur rendre ce témoignage qu'ils ont tenu avec nos fantassins les postes avancés. Tout le jour, et quelquefois la nuit, en effet, ils planèrent au-dessus d'eux, les protégèrent et les secoururent en leur portant toutes sortes de ravitaillements : glace, médicaments, munitions, cigarettes, lettres...

On connaît l'héroïque défense d'Aïn-Maatouf. Le bataillon qui a tenu ce coin parlera longtemps de l'aide que l'aviation lui a apportée dans cette lutte! « Permettez-moi, dit le commandant Richard, de vous dire que nous vous conserverons toujours votre part de gloire dans cette défense. Vous avez permis aux tireurs de souffler un peu, pendant que vos vaillants équipages mitraillaient et bombardaient les éléments ennemis approchant nos murettes. Vous leur avez permis de soutenir la résistance

en leur envoyant des munitions; vous avez soulagé nos blessés, en leur portant des médicaments; vous avez contribué au bon moral des défenseurs par l'envoi des cigarettes et des courriers tant attendus. Le 2^e bataillon du 13^e tirailleurs n'oubliera jamais ce que vos escadrilles ont fait pour lui. »

Les limousines Bréguet atterrirent tout près des lignes et enlevèrent les blessés qu'elles transportèrent, en moins d'une heure, dans les hôpitaux de l'arrière, leur évitant les horribles souffrances des 100 kilomètres à faire à travers les pistes défoncées. Au début de la campagne, avec des moyens rudimentaires, les avions sanitaires évacuèrent 278 blessés...

Plus courte, mais, hélas! plus tragique est l'histoire du blockhaus d'Aoulay! Le 1^{er} mai, à 7 heures, les Riffains attaquent violemment. Fantassins et grenadiers l'enserrent de toutes parts, tandis que canons et lance-bombes battent ses murs avec une cruelle précision. A 7 h. 30, le sergent Astor a encore pu téléphoner. « Je suis blessé, le soldat Goubet aussi, tout le monde est « épatant », ils ne nous auront pas! » Il était, hélas! impossible qu'ils ne les eussent pas! Du poste d'Aoulay, le capitaine Duboin impuissant, assiste au drame. L'ennemi donne de furieux assauts. Il s'empare d'abord de la plateforme du canon, puis pénètre dans les cuisines; on voit des mouvements de flux et de reflux; on entend des explosions; puis trois Sénégalais blessés sont entraînés au dehors; puis... plus rien!

Honneur à ces quinze braves, morts pour la patrie!...

Le sous-lieutenant Pol Lapeyre s'est immortalisé à Béni-Derkoul. On sait que ce poste était installé à l'est de Terroual. Pol Lapeyre et ses vingt-

deux tirailleurs sénégalais le défendirent avec une vaillance admirable. Leur résistance, devant les Riffains, leur avait déjà fait accomplir des prodiges; mais des secours et des munitions leur étaient nécessaires. Hélas! pour citer les dépêches de notre service d'informations qui nous faisait part de l'événement, le poste est fort éloigné, les routes difficiles, le matériel encore insuffisant... Malgré la volonté des chefs, il ne put être donné suite à temps aux demandes transmises.

Le 14 juin, à 13 h. 30, après avoir envoyé un dernier message de détresse, annonçant que les Riffains avaient atteint les fils de fer barbelés, que les mitrailleuses étaient muselées, et qu'avec six hommes pour défendre les quatre faces de son poste, il ne pouvait plus rien faire, le sous-lieutenant Pol Lapeyre faisait sauter son poste et s'en-sevelissait sous les décombres avec ses derniers défenseurs, pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi.

Malheureusement, le poste de Béni-Derkoul, attaqué depuis deux mois, n'avait pu recevoir en temps utile les secours nécessaires, ayant été ravitaillé en dernier lieu par la colonne Noguès en vivres et en eau, le 5 et le 18 mai. Il eût été évidemment préférable de l'évacuer, comme bien d'autres, d'ailleurs, situé en pointe chez l'ennemi, offrant un accès difficile et scabreux; nous n'aurions peut-être pas eu à en faire l'abandon pour toujours.

C'est ce qui arriva, hélas! et la petite garnison s'offrit en holocauste; Pol Lapeyre nous donne la plus belle leçon, en nous montrant comment on meurt en héros à 20 ans...

Nous revoyons encore cette figure sympathique, si jeune mais si pleine d'énergie et de volonté, car,

quelque temps auparavant, nous avons passé avec lui un moment sur cette falaise rocheuse de Béniderkoul, scrutant l'horizon et étudiant les possibilités de tir lors d'une tournée d'inspection des postes du Moyen-Ouergha.

III. — LE LIEUTENANT BARTHÉLEMY A TAOUNAT. —
LE SOUS-LIEUTENANT LOURDIN ET LA SOURCE ENSANGLAN-
TÉE DE TERROUAL. — LA MORT GLORIEUSE DU
LIEUTENANT EMMANUEL CONDAMINE DE LATOUR.

Le colonel Freydenberg rendait ainsi hommage aux défenseurs de Taounat, cernés depuis le 4 mai, et à leur chef, le lieutenant Barthélemy : « L'affaire a été dure, très dure, dit le colonel en parlant du blockhaus de Taounat, nous avons eu de la « casse ». C'est grâce à la vaillance du lieutenant Barthélemy (un petit gosse de 23 ans, ajoute d'une voix attendrie le colonel), que le poste de Taounat a pu résister si longtemps aux attaques furieuses qui l'ont assailli. »

Puis il racontait les prouesses accomplies par cette garnison, dans le poste campé sur le roc impossible à entamer pour y creuser des abris. La garnison suppléa aux difficultés du terrain en construisant, en superstructure, des abris improvisés protégés par des sacs de farine, de haricots et de café, destinés à leur approvisionnement. Bientôt, les vivres firent défaut, les hommes ne vécurent que de viande de conserve, sans biscuits ni pain. L'un des leurs étant tombé, frappé par les balles riffaines, ils durent, à l'intérieur de leur poste, conserver son corps recouvert d'une mince couche de cailloux arrachés au roc par les grenades ennemies. Ils faillirent manquer d'eau, les blocs de glace lancés

par l'aviation tombant au dehors, en raison de l'exiguïté de l'enceinte. Un orage providentiel les sauva à temps des horreurs de la soif, et leur permit de tenir jusqu'au jour de la délivrance.

A Terroual, une autre action s'est déroulée. Farouche action, au cours de laquelle, aux dernières lueurs du crépuscule, le sous-lieutenant Lourdin, de l'infanterie coloniale, trouva une mort glorieuse, avec la plupart de ses hommes.

Le chiffre de nos pertes fut, ce jour-là, très lourd ! Tragique souvenir que celui de cette journée où nous éprouvâmes de si cruelles pertes au pied même du poste, au bord de la source, dans les bosquets d'oliviers et d'orangers. C'est dans ce décor charmant, en effet, que les Riffains assaillirent nos troupes épuisées par une dure journée : elles avaient assuré le repli des garnisons encerclées des postes de Bab-Hocéine et de l'Oued-Hamrine ; la marche avait été pénible, le temps très lourd, le combat rude ; on avait soif... La source était là, coulant en cascade et en ruisselets... Soldats et animaux se ruaient vers l'eau fraîche, insouciant du Chleuh !... Et le Chleuh était là derrière les troncs grisâtres et les orangers verts, qui couvraient son embuscade de leur décor charmeur.

C'est là toute l'histoire de notre campagne marocaine d'avril à août... Non ! on ne saura jamais ce qu'ont dû souffrir nos maigres bataillons dans ce terrible été 1925. Les hommes ont été au bout des souffrances humaines, et certains en étaient arrivés à souhaiter la mort comme une délivrance...

Un souvenir, hélas ! en appelle un autre... Pendant les combats autour d'Ouezzan, on se battait rudement, depuis des jours et des nuits, pour la possession d'une crête à laquelle les deux partis

attachaient le plus grand prix. Le lieutenant Condamine de Latour, du 66^e tirailleurs, restait le seul officier européen de sa compagnie; tous les autres venaient d'être tués. Il avait reçu l'ordre de tenir coûte que coûte... Au sommet de la crête il dirigeait, avec sa superbe impassibilité, le tir de ses hommes qui l'adoraient, et la manœuvre de la petite troupe se déroulait avec une régularité parfaite, sans mollesse ni défaillance. Tout à coup, un flottement se produisit... Le commandant Chatras, qui observait la position, vit les hommes cesser le tir, se grouper autour du lieutenant, dessiner un mouvement de retraite... De Latour venait d'être tué sur son cheval... Son corps était maintenu d'aplomb sur la monture par un vieux sergent indigène, et les tirailleurs suivaient leur chef mort. Tout à coup, sur un ordre bref lancé par le commandant Chatras, la petite troupe s'en alla reprendre ses emplacements de combat derrière son chef... Bien que mort, Condamine de Latour continua à commander sa compagnie jusqu'au soir. Quand il quitta la crête, l'ennemi était battu, la position sauvée; le cadavre revenait victorieux...

IV. — LES ADIEUX AUX HÉROS D'AÏN-BOU-AÏSSA.

Si nous devons admirer les troupes françaises, toujours prêtes au combat, les tirailleurs algériens vaillants et fiers, les tirailleurs marocains d'une endurance extraordinaire, il est juste de rendre aussi hommage aux « noirs », qui sont d'un dévouement à toute épreuve. Nous les avons vus à l'œuvre et avons pu apprécier leur volonté d'être toujours, pour nous, de précieux auxiliaires.

Les Sénégalais, en particulier, méritent d'avoir, dans l'histoire marocaine, leur grande place à côté de nos héros!...

Le 3^e bataillon du 24^e tirailleurs sénégalais, ayant à sa tête le colonel Le Boulanger, a enlevé brillamment d'assaut les rochers de Bab-Ouender, qui commandaient le col de Bab-Taza. Le 8^e tirailleurs a fait des prodiges à Bab-Moroudj, à Msila, au nord d'Ouezzan. Le capitaine Duboin, qui se défendit si énergiquement à Aoulay, avait avec lui des Sénégalais. C'étaient des « noirs » qui se battaient furieusement à Béni-Derkoul.

Les adieux du général Goubeau aux morts d'Aïn-Bou-Aïssa en témoignent suffisamment.

Aïn-Bou-Aïssa est un symbole; c'est le type de ces postes de crêtes tenus par une poignée de Sénégalais et qui furent les derniers phares français battus par la marée riffaine!

L'officier et ses Sénégalais, dans leur petit blockhaus, cible idéale pour les canons ennemis, c'étaient, suivant la belle image, « les gardiens du feu ». Jusqu'à la mort, ils luttèrent pour maintenir brillante la flamme de la civilisation et des vertus françaises, en face de cette ruée de barbares plus féroces et plus sauvages que les hordes des grands féodaux noirs du Soudan et du Centre africain. Plus qu'aucun autre, Aïn-Bou-Aïssa eut une destinée tragique, puisqu'il succomba, la veille même du jour où le colonel Niéger lui apportait le salut.

La destinée de la garnison, nous l'avons trouvée écrite sur le sol! Les emplacements occupés par les corps des héroïques défenseurs semblent indiquer, qu'à l'heure suprême, le lieutenant Heuzé avait formé trois petits détachements qui ont essayé

de percer : l'un était commandé par le sergent Dublé, un autre par l'adjudant indigène, le troisième par Heuzé.

Des deux premiers une quinzaine d'hommes ont réussi à passer, d'ailleurs au prix de souffrances inouïes, en restant plusieurs jours cachés dans la brousse; mais le détachement du lieutenant a été à peu près entièrement anéanti à moins d'un kilomètre du blockhaus.

On a pu relever 29 cadavres, dont 3 Européens et 26 Sénégalais; ils étaient dans un tel état qu'aucune identification certaine n'a été possible. L'un des morts avait encore, autour d'un pied, les débris d'un pansement; c'était, sans doute, le lieutenant Heuzé, qui avait été, en effet, blessé au pied avant l'explosion du poste; les corps des autres défenseurs du blockhaus gisaient comme groupés autour de leur chef dont ils constituèrent, jusqu'au tombeau, la garde d'honneur héroïque et sacrée...

« Je salue, dit le général Goubeau, la mémoire de tous ceux qui sont tombés pour la défense d'Aïn-Bou-Aïssa! Chers frères d'armes du Sénégal, vous avez su combattre vaillamment et mourir héroïquement au point même où la France vous avait postés!...

» Je vous salue, sous-lieutenant Heuzé, qui, encore dans la prime fleur de la jeunesse, avez donné votre vie pour remplir jusqu'à la mort une tâche presque surhumaine!...

» Quand on voit, sur ce piton dénudé et sans eau, cet humble blockhaus de pierres dominant un immense horizon hostile, quand on voit, tout autour de l'enceinte que vous défendiez, tant de cheminements défilés offerts à vos farouches adversaires, on comprend quels durent être vos derniers jours....

» Toujours fidèles voilà votre devise à tous...

» Avant-hier : Soudan, Mauritanie, Tchad, Congo, Tombouctou, Madagascar, Zinder; hier : front français, Dardanelles et Macédoine; aujourd'hui : Aïn-Bou-Aïssa, Rihana, Béni-Derkoul, et tant d'autres postes marocains... Où donc est la terre française où votre sang n'a pas coulé? »

QUATRIÈME PARTIE.

UN COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

I. — L'ARMÉE RIFFAINE.

Après ce très rapide aperçu de l'agression riffaine et des conséquences qui en sont, hélas! résultées, qu'il nous soit permis de jeter sur les événements un coup d'œil rétrospectif.

Nous verrons ensemble que, si l'alerte a été chaude, nous avons réussi, somme toute, à y parer. Sans aucun esprit de critique, nous pourrions regarder les événements en face, dans le seul dessein de chercher la vérité et d'en dégager quelques conclusions.

Et, tout d'abord, étudions le terrible adversaire auquel nous avons eu affaire, nous voulons dire l'armée riffaine.

A en juger par les stocks importants de munitions découverts et détruits par nos groupes mobiles au cours de leurs raids, Abd-el-Krim n'a nullement manqué de cartouches ni de fusils. Son dépôt principal était à Targuist; un autre, plus proche, se trouvait à Tsouenta. Il y avait, semble-t-il, des réserves de munitions dans chaque secteur; on les transportait, à dos de mulets, jusqu'en plein combat, sur le front de bataille. Ces dépôts étaient, d'ailleurs, reconstitués la veille de toute action prévue.

Le service de santé d'Abd-el-Krim reste rudimentaire, un linge blanc, trouvé dans la djellaba d'un

cadavre riffain, tient lieu de paquet de pansement. Quand les Riffains marchent en avant, les blessés laissés sur le champ de bataille ne sont ramenés sur des mulets qu'après le combat. Dans leur retraite, les troupes emmènent leurs blessés, qu'on dirige sur leurs « douars » d'origine, et les morts sont enterrés sur place.

L'organisation du commandement, confiée aux caïds qui se sont le plus particulièrement distingués, est remarquable par son impitoyable fermeté; la discipline est très dure et les mises à mort très nombreuses. Un chef incapable ou malheureux était immédiatement pris comme otage et envoyé à Ajdir.

On prépare d'abord les esprits d'une tribu en exploitant très habilement les moindres faits; puis, paraissent les mokhraznis qui demandent aux notables de se sacrifier à Abd-el-Krim. En cas de refus, surgissent les forces supplétives qui exigent la livraison des réfractaires; des contingents s'installent et organisent défensivement la tribu.

Abd-el-Krim tente rarement de franches offensives. Sa méthode favorite consiste en infiltrations imperceptibles, qui s'avancent peu à peu et assurent, sans combat, la possession d'une tribu. Les dissidents nouveaux lui fournissent des hommes, des vivres et de l'argent, sans grand enthousiasme.

L'armée riffaine comprend de l'infanterie, qui est constituée par des réguliers en djellabas noires, au nombre de 20.000 à 30.000 environ. Ce sont de véritables guerriers, qui connaissent admirablement toutes les formations de combat et savent utiliser le terrain. Ils opèrent par petits paquets, dont chacun porte le nom de groupe et a à sa tête un chef de groupe.

Chaque groupe comprend 7 à 8 hommes. Les forces supplétives sont constituées par les habitants du Riff, ses fidèles et, enfin, par les populations soumises, de bon gré ou non, à l'autorité d'Abd-el-Krim, contingents qu'il prélève au passage des troupes régulières.

L'artillerie est constituée par un certain nombre de canons pris aux Espagnols en 1921 et dans les années suivantes au nombre de 120 en bon ou mauvais état, et par ceux de nos postes, dont quelques-uns ont dû être abandonnés. Les canonnières sont des Européens ou certains légionnaires déserteurs. Ces pièces sont hissées à bras d'hommes au moyen de cordes, au point choisi, ou bien tirées à l'aide d'attelages de fortune.

Les Riffains ont trouvé dans les postes une certaine quantité de munitions comprenant des obus, des cartouches, des grenades... Ils se sont également approprié un grand nombre d'armes automatiques, mitrailleuses et fusils-mitrailleurs.

Ils emploient des fusils de différents genres et des modèles les plus divers : fusils à silex, fusils Mauser, fusils espagnols, fusil Lebel et d'autres marques, de gros et petit calibres. Dans le secteur d'Ajdir, après une incursion au souk de Telata, un dépôt important de matériel fut trouvé ainsi que plus de 3.000 projectiles d'artillerie et de bombes à main.

Fanatiques au combat, ils cherchent la mort pour aller plus vite au paradis de Mahomet. On leur a tellement répété que ceux qui se font tuer pour Abd-el-Krim, dans la guerre sainte, sont emportés immédiatement au séjour des bienheureux, qu'ils combattent avec l'ardent désir d'être frappés

d'une balle et envoyés, du même coup, dans un monde meilleur, où ils jouiront des félicités célestes.

Il faut, d'ailleurs, dire que les Musulmans qui luttent pour nous ont la même mentalité. Ils sont bien persuadés qu'Allah veut notre victoire, parce que nous avons été attaqués par un usurpateur qui ne descend nullement du prophète, comme il le prétend; car... eux aussi font la guerre sainte! Ils nous prêtent leur concours, parce qu'ils voient, en nous, les défenseurs de leurs traditions et de leurs croyances.

Nous avons affaire à des adversaires nombreux et disciplinés, comprenant des tribus entraînées par la force, des dissidents volontaires, des réguliers riffsains manœuvrant à l'européenne et des mokhraznis, hommes de confiance d'Abd-el-Krim, qui servent de cadres et agissent par la terreur.

Les Riffsains sont approvisionnés à discrétion, bien instruits dans les méthodes de l'emploi des feux, et leur tir ne diminue jamais d'intensité. A la fin de la journée, chaque homme est muni de 200 cartouches et ravitaillé aussitôt que ces munitions sont épuisées. Leur armement est composé, en général, d'armes de petit calibre à tir rapide et de poudre sans fumée.

L'aspect d'un terrain de combat, dans le Riff, est identique à celui que nous avons connu durant quatre années : pas une silhouette en vue, pas un seul flocon de fumée à plus de 1.000 mètres. Des bataillons entiers ont été arrêtés net sur le terrain par de formidables nappes de balles ne permettant pas à un seul homme de se lever. Une de leurs grandes supériorités sur nous, c'est leur extrême mobilité. Cette mobilité de l'ennemi peut faire changer les plans les mieux préparés et les desseins les plus

fermes, car il peut devenir nécessaire de repousser l'ennemi au point où il se présente.

Il faut remarquer également que, si la guerre du Riff est pour nous une guerre de convois, de points d'eau, de bases bien aménagées munies de moyens de transport puissants, en un mot une guerre « de 4^e bureau », Abd-el-Krim n'a point besoin de cet organe! Ses hommes se passent de « pinard », de café, de légumes secs; ils ne réclament ni « auto-chirs », ni secteur postal. Ils n'ont besoin ni de pistes, ni de routes. Jamais on ne peut manœuvrer pour les couper de leurs bases, et leurs arrières sont sûrs. Le Riffsain qui, pacifiquement laboure aux limites de l'horizon, a son fusil caché dans un sillon. Il vous laissera passer avec un humble « salama leikoum », et il vous tirera dans le dos!

II. — L'ARMÉE FRANÇAISE : LE PERSONNEL.

L'agression riffsaine, toutes proportions gardées, a surpris notre pays comme l'avait surpris, hélas! la Grande Guerre de 1914.

La collaboration franco-espagnole, qui était, tout d'abord nulle, est devenue, ensuite, une réalité dont il faut nous féliciter, tout en regrettant qu'elle n'ait pas été effective dès le début! Si la France et l'Espagne avaient de tout temps marché la main dans la main, les deux puissances eussent évité bien des déboires!

Il fallait, dès le début et de toute urgence, des troupes et des munitions. Il fallait des hommes et encore des hommes. Ils sont arrivés, mais malheureusement un peu tard, et nous connaissons le prix

de ce retard ! Le Gouvernement avait immédiatement pris des mesures, mais le grand public n'en savait rien, et voilà pourquoi il a éprouvé tout d'abord, une émotion assez vive. Le voyage de M. Painlevé au Maroc a été suivi d'une réaction. La France a compris que l'œuvre accomplie au Maroc était menacée et elle a approuvé les mesures prises pour la défendre, car, — il faut bien dire — l'opinion publique est souvent un être aveugle qui se croit infaillible et qui ne se laisse convaincre que par les faits...

L'envoi de nombreux renforts, l'institution d'un commandement en chef qui permettait de laisser le résident général à ses occupations d'ordre purement politique et administratif, le choix du général Nau-
lin comme commandant en chef, enfin le départ en mission du maréchal Pétain, le très aimé et très respecté généralissime de l'armée française; tout cet ensemble de mesures prouve que le Gouvernement français était décidé à agir sur le terrain militaire avec la dernière énergie.

L'arrivée du maréchal Pétain et du général Nau-
lin fit vite renaître la confiance au cœur des Français du Maroc. Jusqu'alors, l'initiative des opérations avait appartenu à Abd-el-Krim, dont les troupes menaçaient trois points importants de notre front : Ouezzan, Fez et Taza. La ligne défensive d'Ouezzan avait dû, sous la pression des éléments riffains, être reportée à une quinzaine de kilomètres au nord et à 10 kilomètres à l'est de la ville. Taza, fortement inquiétée par des contingents parvenus jusqu'au camp Desroches, à 12 kilomètres de là, avait été évacuée par les bouches inutiles. Le commandement avait même envisagé, à la suite du repli des Chérarga, l'éventualité d'une évacua-

tion de Fez par la population civile... Il était donc grand temps de prendre des dispositions énergiques.

Il faut bien reconnaître, en effet, que l'effort de la métropole a été tardif. On ne se rendait pas assez compte, en France, de la gravité du danger et l'on avait tendance à imputer à des erreurs du commandement une situation dont celui-ci n'était nullement responsable. Il ne disposait, en effet, que d'une poignée d'hommes pour faire face, sur un front immense, à un ennemi beaucoup plus nombreux et plus mobile qui, bénéficiant de la position centrale, pouvait diriger son effort sur un front déterminé, changer d'objectif à son gré et nous imposer sa volonté.

Notons spécialement qu'une arrivée plus prompte des effectifs eût permis au commandement de réaliser, en toute prudence, le programme qui pouvait enrayer la pression riffaine, empêcher les départs d'effectifs de partisans, éviter, par suite, la nécessité de nouveaux envois de renforts.

Il eût fallu, à tout prix, étoffer le corps d'occupation, pour lui permettre de faire face à toute éventualité en rassemblant tous les éléments qu'il possédait. Trop de gens ont voulu, par ce marchandage de nos effectifs, jouer le rôle de « rebouteur » — c'est un rôle souvent dangereux, entraînant parfois la mort du malade. Il eût été plus sage de laisser faire les médecins, c'est-à-dire ceux qui comprenaient que réduire de plus en plus les forces du corps d'occupation sans être certain des intentions de l'adversaire, c'était préparer de nouvelles hécatombes, c'était demander à ceux restant ainsi isolés des efforts au-dessus des possibilités humaines.

L'envoi des troupes au compte-gouttes, au début, nous a été aussi funeste que l'effet produit par les nouvelles qui nous parvenaient du Riff au printemps, et de celles non moins énigmatiques qui nous arrivaient du Levant. Et cela nous rappelait les communiqués dilatoires de la Grande Guerre, les restrictions mentales qui, finalement, ne trompent personne, car la vérité, camouflée par ces réticences, ne fait que reculer pour mieux surgir aux yeux de l'opinion publique haletante. « Il ne faudrait plus jamais reculer », disait-on en France ! Ce sont les décrochages qui coûtent cher ; presque toutes nos pertes viennent de là ! Question grave, en effet, qui a pu mettre en cause quelques chefs... Mais, pour ne plus reculer, il faut des effectifs assez nombreux pour que les groupements et les postes puissent interdire à l'adversaire toute manœuvre sur nos flancs et nos arrières ; il faut des troupes pour pouvoir s'opposer aux départs en dissidence ; il faut des troupes, car le matériel, si nombreux qu'il soit, ne remplace pas les hommes, il ne peut que les économiser ; il faut des hommes, encore, pour maintenir, de l'avant à l'arrière, la liaison et la sécurité, si nécessaires dans un pays où toute colonne partant à l'aventure est aussitôt encerclée...

Une question primordiale, d'ailleurs, qui intéresse toujours les unités du Maroc, et plus particulièrement l'infanterie, c'est l'allégement, sur lequel nous reviendrons.

Quoi qu'il en soit, notre offensive, minutieusement préparée, déclenchée simultanément avec celle des Espagnols, a produit d'heureux résultats. Ces opérations, de notre côté, nous ont permis de récupérer la totalité du terrain perdu, au début, au sud de l'Ouergha. Nous avons repris également

21 de nos postes et organisé de nouvelles positions. Un grand nombre de tribus, soit 30.000 individus, sont rentrés de dissidence, privant le Roghi de 20.000 guerriers.

III. — L'ARMÉE FRANÇAISE : LE MATÉRIEL.

Les matériels de toutes sortes que nous avons utilisés nous ont été d'un précieux secours. Si l'on a pu dire que le matériel s'est opposé, parfois, par son poids, à des raids audacieux, il faut reconnaître que, par contre, il a sauvé d'innombrables soldats.

Rappelons-nous qu'avant septembre 1925, pas un ravitaillement de poste, pas un déplacement de groupe mobile ne pouvait se faire sans coûteuse hécatombe. Souvenons-nous de deux dates et de deux faits. Le 25 mai, le général Colombat monte au Bibane au secours du petit poste du sergent Bernez. Le soir, à l'arrivée de la colonne, à Fez-el-Bali, le médecin de l'ambulance avait devant sa tente 500 tués ou blessés ! — Le 16 septembre, une semblable opération, sur le même terrain, contre les mêmes adversaires, mais avec une abondante artillerie, une quantité d'escadrilles et des tanks soutenant de nombreux bataillons, nous coûtait une vingtaine d'hommes en tout.

L'exemple est, croyons-nous, probant et point n'est besoin d'insister. Pour battre l'adversaire, il a fallu attaquer ses repaires, marteler ses positions, l'obliger à faire face, en même temps ou presque, aux endroits les plus opposés. Pour cela, il nous a fallu de l'artillerie en quantité, une artillerie légère et mobile, c'est-à-dire faite pour la guerre de mon-

tagne. Il nous a fallu de l'artillerie de montagne et des artilleurs.

Nous nous rappelons, à ce sujet, la visite de M. Painlevé, alors Président du Conseil, à l'hôpital de Rabat. Comme il interrogeait séparément les officiers et leur demandait ce qu'ils pensaient de notre armement, il se montra quelque peu étonné de l'insistance avec laquelle nous vantions notre petit 65 de montagne, qui faisait merveille dans le Riff. Il n'y en avait malheureusement pas beaucoup, alors qu'il en eût fallu des régiments... Voyant l'intérêt que paraissait porter à la question le Président du Conseil — et bien que les médecins nous eussent ordonné, pour notre blessure, une cure de silence absolu — nous exprimâmes à notre visiteur notre opinion à ce sujet : « Seule l'artillerie de montagne, Monsieur le Président, est à même de combattre rationnellement dans les parties montagneuses du bled marocain, de se déplacer autant que les circonstances l'exigent et d'aider efficacement l'infanterie. Peu d'artillerie lourde, par trop encombrante et pas assez mobile; mais de nombreuses batteries de montagne. »

Il nous fallut donc beaucoup d'artillerie, dotée soit du canon de 65, soit du canon de 75, reconnu particulièrement efficace, tout ce matériel chargé à dos de mulet, pour opérer en pays de montagne. Nous avons su, en quelque sorte, adapter notre matériel à une lutte contre un ennemi insaisissable, manœuvrier, souple et mordant.

En coopération avec l'artillerie, les chars de combat, en nombre parmi nos troupes, ont donné de merveilleux résultats. Leur emploi, dans les diverses colonnes, a puissamment contribué au succès

de ces dernières en leur évitant de lourdes pertes. Ils ont véritablement jeté l'effroi parmi les Riffains et les tribus dissidentes, qui se trouvaient complètement impuissants contre eux.

Il convient, toutefois, de remarquer que si les chars ont été utiles dans certaines circonstances de combat, telles que reconnaissances ou escortes de ravitaillements, leur emploi, à l'assaut de nos forteresses en nids d'aigles du Riff, eût été irréalisable, dans un terrain aussi chaotique.

Ils sont, d'autre part, toujours à la merci d'une panne... C'est ainsi qu'un officier de chars d'assaut nous rapportait que, par suite d'une panne de moteur, dans la région de Bab-Ouender, l'immobilisant sur place, il fut immédiatement entouré par de nombreux dissidents dont quelques-uns n'hésitèrent pas à monter sur l'engin et à tirailler à travers les créneaux, pour atteindre les occupants à l'intérieur. Le char put, heureusement, être dégagé le soir; mais l'infortuné lieutenant qui nous contait cette pénible aventure, avait eu les deux yeux crevés par l'explosion des parcelles de métal occasionnée par une balle tirée à un créneau.

Un mot seulement sur l'allègement du fantassin, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est une question de première importance pour les troupes en opérations, au Maroc en particulier.

Il est de toute nécessité, en effet, de rendre les formations de combat aussi légères que possible, pour leur donner le maximum de mobilité. Les troupes d'attaque ne doivent s'embarasser de rien qui puisse les gêner dans leurs mouvements contre un adversaire aussi extraordinairement mobile.

Donc, pas d'impédimenta, pas de paquetages ni

de choses inutiles qui alourdissent les hommes et les colonnes. En tout et pour tout, l'armement, les munitions et les vivres nécessaires. Par les nuits chaudes d'été, on peut facilement se passer de toiles de tente pour quelques jours, en attendant d'être rejoint par les trains régimentaires. Il faut savoir, aux périodes d'attaque, se priver d'un peu de bien-être, si le succès d'une journée de bataille en dépend.

Puissance et extrême mobilité sont, en somme, les deux facteurs qui ont permis à notre matériel de nous rendre d'inappréciables services...

IV. — QUELQUES RÉFLEXIONS OPPORTUNES.

Lors des négociations de la Conférence d'Oudjda, la presse marocaine écrivait : « Traiter avec Abd-el-Krim, c'est exactement traiter avec rien. » La France l'a heureusement compris. En effet, l'avenir du Maroc pouvait être compromis par le réveil de dissidences, que la parole d'Abd-el-Krim eût été impuissante à empêcher, parmi les tribus turbulentes auxquelles on croit reconnaître une certaine unité de patriotisme, alors qu'elles constituent comme une mosaïque aux tons aussi variés que la couleur de leur épiderme ou la diversité de leurs djellabas.

Malgré l'attitude conciliante de la France et de l'Espagne pour éviter de nouvelles effusions de sang, les délégués riffains restèrent sourds à leurs propositions, et les pourparlers furent rompus. L'offensive du général Boichut fut déclenchée. Abd-el-Krim dut capituler et s'en remettre à la générosité du vainqueur. Son rêve de grandeur, qui était de se

faire proclamer sultan à Fez, s'est lamentablement écroulé!... N'a-t-on pas découvert, lors de notre avance, dans une maison appartenant à Abd-el-Krim, de nombreuses bouteilles de vins et de liqueurs spécialement préparées, d'après les étiquettes, pour le sultan du Riff?... ainsi qu'un drapeau de la République du Riff, en soie pourpre frangée d'or, avec, au centre, un carré blanc portant une étoile à six pointes et un croissant?...

Les gouvernements français et espagnol ayant décidé de l'éloigner de tout contact avec le monde musulman, il a été déporté à l'île de la Réunion, où il lui est permis de vivre dans une douce quiétude, entouré des soins de ses nombreuses femmes et de tout son entourage... Puisse l'avenir ne pas nous faire repentir d'avoir été trop généreux pour ce rebelle qui a fait couler tant de sang!...

Les hostilités ne sont d'ailleurs point terminées dans le Riff. Le Maroc nous imposera, pendant de longues années encore, une vigilance constante. Si nous voulons assurer, en toute certitude, la paix du Riff, nous devons continuer à entretenir des troupes suffisantes sur le front de l'Ouergha, en constituant des garnisons avancées, au lieu de les maintenir en quartiers d'hiver dans les villes de l'arrière.

Un journal humoristique reproduisait, dernièrement, une gravure où figuraient deux personnages : un petit soldat français interrogeant un Arabe à barbe hirsute :

« Tu jures désormais, par Allah, fidélité à la France » ? demandait le petit soldat à son interlocuteur. Ce dernier répondait : « Je jure fidélité... du moins tant que tu ne seras pas reparti... »

D'autre part, en dehors des causes matérielles de l'agression riffaine contre la France, en 1925, déterminée par la situation gravement compromise de l'Espagne, il existe un certain nombre de facteurs d'un ordre plus général, qui ne sont point négligeables et dont nous devons surveiller de très près l'évolution.

~~En effet, si l'on cherchait bien, on trouverait des ramifications à Angora et à Moscou.~~ Pour qui sait voir et comprendre, les liens sont évidents entre l'explosion riffaine, les troubles de Syrie, la question de l'Iraq, les révoltes de Chine et celles de l'Indochine! Ce n'est pas encore l'attaque, ni la ruée de l'Asie contre la vieille Europe; ce ne sont encore que des essais de réalisation, des tentatives de mobilisation active, si l'on peut dire. On donne des coups de sonde; on tâte le terrain, on recense les forces sur lesquelles on peut compter, on observe soigneusement les réactions provoquées chez nous, on précise nos points faibles.

Des bords du Gange aux rives de la Moulouya s'élèvent, à la surface de cette mer humaine de 240 millions d'âmes fanatiques, un frémissement d'impatience et un vent d'insubordination qui peuvent être les signes avant-coureurs d'une véritable tempête révolutionnaire.

En fait, la révolte d'Abd-el-Krim devait conduire à la création d'une république indépendante du Riff qui eût constitué, à l'extrémité occidentale des routes de l'Islam, le pendant de la République turque.

On peut écarter cette menace et parer à ce danger; mais il faut vouloir et ne pas attendre... Il est plus facile de prévenir l'éclosion d'un mal que l'on voit venir, que d'en arrêter le développement, que

de le guérir; plus facile et, en tout cas, infiniment plus sage.

A l'Occident, la France a toujours été l'objet de la convoitise de bien des peuples. La guerre, depuis 2.000 ans, a été son lot. Le destin l'a exposée au choc de la cupidité, de la course à l'emprise, qui ont fait de sa terre féconde le champ clos des armées.

Si sa terre avait été moins belle, moins riche, moins féconde, la France n'aurait pas été enviée et fût demeurée en paix. Si ses fils avaient été moins héroïques, elle eût succombé depuis longtemps!... Mais, depuis César jusqu'à nos jours, elle a su défendre vaillamment son sol, ses institutions, sa civilisation...

CONCLUSION

CONCLUSION

LE MARÉCHAL LYAUTEY

Nous venons de voir, très rapidement, quels ont été les causes et les premiers effets de l'agression riffaine; nous avons entrevu ce que fut le rétablissement de la situation. Aussi bien notre but était-il, simplement, de narrer les principaux faits dont nous avons été le témoin.

Nous avons essayé de faire revivre au lecteur les heures, si lourdes d'angoisse, du printemps de 1925.

A la fin de cette courte étude, il sied de rendre hommage au véritable sauveur du Maroc : au maréchal Lyautey.

Nul ne doit oublier, en effet, que, seule, l'organisation solide de notre protectorat a permis à nos vaillantes troupes de « tenir le coup », d'abord, — coup dur s'il en fut jamais, — de prendre entièrement le dessus, par la suite. On peut donc affirmer bien haut que le véritable vainqueur est le maréchal Lyautey.

C'est à son prestige personnel, et à son œuvre remarquable d'organisateur qu'est due la victoire. Tous ceux qui sont allés au Maroc connaissent le véritable rayonnement de l'influence du Résident général. Il faut, d'ailleurs, pour apprécier pleinement son importance, bien connaître la mentalité marocaine. Les événements récents se sont chargés, hélas! de l'enseigner à trop de Français ignorants. Il convient de mettre en relief ce résultat

tangible, évident, ce critérium de l'œuvre entreprise et réalisée. Si les tribus, au sud du front, s'étaient soulevées, si elles s'étaient révoltées, quelles eussent été et la situation de nos troupes, et celle du Maroc et de l'Algérie! L'œuvre du maréchal, œuvre politique, militaire, morale, économique, a sauvé notre pays d'un désastre sans précédent; elle a permis la victoire d'aujourd'hui.

Que des fautes, dans le premier moment de surprise, aient pu être commises, cela est possible!... Mais, — et c'est surtout ce qui importe, — à quoi est dû le salut de Fez, sinon au prestige du Résident général? Quelle a été l'âme de la résistance avec des effectifs manifestement inférieurs et insuffisants, sinon l'âme même du maréchal? Gloire soit rendue à l'œuvre du maréchal Lyautey, qui a sauvé notre protectorat d'un désastre certain.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage au grand soldat et au grand Français.

FIN.